



## Table des matières :

« Avant-propos », MICHEL CARTRY, JEAN-LOUIS DURAND, RENÉE KOCH PIETTRE ; « Introduction », MICHEL CARTRY, JEAN-LOUIS DURAND, RENÉE KOCH PIETTRE.

*Ouvrir* : « De l'invention du sacrifice à l'écriture du monde. Le repas des dieux en Mésopotamie », JEAN-JACQUES GLASSNER ; « Espaces hermaïques du sacrifice », DOMINIQUE JAILLARD.

*Œuvrer* : « Les offrandes durables dans l'espace sacrificiel », IOANNA PATERA ; « Le rituel de Khalo bhut, l'Esprit noir ou comment créer une présence pour mieux la replacer à distance », GRÉGOIRE SCHLEMMER ; « "Prendre un bakiin sur le dos". Destins et transmissions des aires sacrificielles en pays Joola », ODILE JOURNET-DIALLO ; « Du laurier, du trépied, de l'eau et de la faille de Delphes », EDOARDA BARRA ; « Le rite de tigiikaal pour les génies de marigot (Bassar du Togo) », STÉPHAN DUGAST ; « Sous le ciel d'Eryx. À propos d'Élien, Sur la Nature des animaux, x, 50 », GABRIELLE PIRONTI ; « D'une forme donnée à l'absence », DANOUTA LIBERSKI-BAGNOUD.

*Écrire* : « Les liens de l'écriture. Katadesmoi et instances de l'enchaînement », MARCELLO CARASTRO ; « Maledictions chrétiennes », MÉLANIE MÉSAGER ; « De la divination au sacrifice : la métaphore de l'attache », MICHEL CARTRY ; « Un serment gravé dans une cuve », RENÉE KOCH PIETTRE ; « Le sacrifice des rois atlantes. Entre réoralisation de l'écrit et solution d'une démocratie », BERNARD MEZZADRI.

PIETRO CONTE, *Mito e tradizione. Johann Jakob Bachofen tra estetica e filosofia della storia*, Milano, Edizioni Universitarie di Lettere Economia Diritto, 2009, 169 p.

Dans ce petit livre fort dense et très documenté, agréable à lire bien qu'issu d'une thèse de doctorat, Pietro Conte se lance dans une tâche redoutable, celle de réhabiliter le vieux juriste-mythologue, père de l'idée matriarcale. Il connaît bien son sujet, notamment pour avoir passé deux années dans les archives Bachofen de la Bibliothèque de Bâle. Ce qui l'intéresse n'est pourtant pas le tableau des origines matriarcales ni la victoire d'Apollon sur Dionysos<sup>1</sup>. Dans la première partie de son livre (intitulée « Histoire »), Pietro Conte dirige son attention sur la méthode générale de Johann Jakob Bachofen et il découvre, à la suite de Walter Benjamin (grand lecteur du savant bâlois) une forme plutôt sympathique de dilettantisme scientifique, et de rejet de l'*academically correct*. Il faut dire que de ce côté-là, Bachofen, patricien fortuné, sérieux, pieux et bien pensant, a frappé fort : il a su s'aliéner toute la collectivité (ou presque) des philologues et des historiens (jusqu'à aujourd'hui), alertée par un petit compte rendu venimeux du sieur Théodore Mommsen, pape des classicistes en cette seconde moitié du XIX<sup>e</sup> siècle. Et pourtant, comme le montre fort bien Pietro Conte, Bachofen n'a cessé de se comporter en scientifique au sens le plus humaniste et rigoureux du terme, soucieux de déchiffrer avec les lumières de la raison un immense domaine de choses mystérieuses, effrayantes et parfois indécentes.

On a souvent essayé de trouver l'heure et l'objet de son crime, la cause de son ostracisme. En vain. Son retrait de l'Université de Bâle, où il accède très jeune à une chaire de droit romain (pour

<sup>1</sup> Pour cela, cf. PHILIPPE BORGEAUD, NICOLE DURISCH, ANTJE KOLDE et GRÉGOIRE SOMMER, *La mythologie du matriarcat. L'atelier de Johann Jakob Bachofen*, Genève, Droz, 1999 (252 pp.) ; CYNTHIA ELLER, *Gentlemen and Amazons: The Myth of Matriarchal Prehistory, 1861-1900*, Berkeley - Los Angeles - London, The University of California Press (sous presse).

laquelle il refuse tout salaire) est due à des médisances d'inspiration politique (il est accusé de favoritisme par les radicaux), et non à un changement d'orientation scientifique. Parti de la philologie, devenu juriste, il reste juriste, tout en s'intéressant de plus en plus, il est vrai, aux traditions religieuses et mythologiques. C'est à cet univers là qu'il consacre tout son temps, son loisir de grand bourgeois, son *otium* comme on disait encore. Une rumeur tenace voudrait qu'il soit subitement passé du droit le plus rigoureux à une mythographie désinvolte et arbitraire, à la suite d'une sorte de conversion religieuse, d'une crise existentielle, voire d'un coup de folie à l'occasion d'un voyage en Italie où il découvre le monde des tombeaux étrusques (en 1842, l'année même où il est nommé Professeur ordinaire). Il n'en est rien. Sa découverte du symbolisme funéraire va avoir une immense importance pour lui, en effet (cf. sa *Gräbersymbolik* de 1859); mais quand il rentre d'Italie, il continue ses travaux sur le droit romain, sans aucune rupture, et occupe son poste pour deux ans encore. Sa pensée évolue et se réoriente de manière graduelle, dans une longue durée et selon une grande continuité, comme le prouve l'enquête très précise faite par Pietro Conte dans sa correspondance et dans les archives notamment.

Avec les tombeaux, Bachofen fait l'expérience du contraste entre ce que peut donner une analyse «antiquaire» froide et un regard sensible à ce que Walter Benjamin aurait appelé l'aura du passé. Il ne s'agit pas pour lui d'abandonner la ligne de ses travaux précédents, mais de la reprendre sur une base plus fondamentale. Ce qui l'intéresse de plus en plus, c'est le contenu «spirituel» de la culture juridique romaine. Si l'Antiquité doit avoir un sens pour le monde moderne, et si son étude ne doit pas rester confinée à un simple passe-temps d'érudit, science et prophétie sont appelées à dialoguer, par-delà leur irrémédiable incompatibilité. Bachofen situe la religion, la langue et le droit au fondement (au principe) de ce que nous appellerions des cultures. Il parle pour sa part de «peuples», dans le prolongement de Herder, et recherche les prédispositions «naturelles» de chaque peuple à ce niveau-là. «Naturel», pour lui, équivaut à divin. *Volksgeist* et *Zeitgeist* apparaissent comme les deux axes de sa recherche, qui alterne entre la reconstitution d'un modèle progressif évolutif et celle d'un modèle oppositionnel. L'histoire progresse, d'une manière quasi providentielle, à coup d'affrontements entre des postures incompatibles: Dionysos/Apollon, Amazones/droit paternel, etc. Mais aucun stade culturel observable, aucun arrêt sur image, dans cette évolution, n'est représentatif de toutes les potentialités. Le mythe, dans son incomplétude et ses innombrables variantes, demeure le meilleur accès à cet esprit du peuple et du temps. Un long excursus sur Herder (pp. 37-61) explique comment le paradigme morphologique rejoint le paradigme évolutionniste, sous l'angle d'un dessein divin, chez Bachofen.

À ce stade de notre lecture, on comprend mieux pourquoi Bachofen est quelque peu réfractaire à la pratique de la *Quellenforschung*, caractéristique de la philologie de son temps. Mais on aurait encore tendance à le prendre, simplement, pour une sorte de romantique attardé, destiné à alimenter des théories nationalistes ou des analyses archétypiques du mythe.

Dans la seconde partie de son livre (intitulée «Esthétique»), Pietro Conte va nous montrer comment l'héritage de Bachofen, loin d'être réductible à un anti-modernisme retardataire, nous ouvre des perspectives sur la notion même de «fait historique». Il n'y a pas de fait en soi, à lire Bachofen.

Pas de réalité historique qui ne soit imaginée, travaillée par la mémoire. L'attention se déplace, avec lui, du « fait » qui serait donné à l'acte productif du « fait », d'une « forme » à sa formation.

La tombe, pour Bachofen, est l'image par excellence : l'image de l'image, un discours muet, le lieu d'une cristallisation de la mémoire où le vide (l'absence) se fait sensible. Le fait funéraire, paradigme de tout fait, est une image qui fonctionne comme un hymne à l'étrangeté, une étrangeté inquiétante, qui appelle Pietro Conte à relire les *Affinités électives* de Goethe (Carlotta restauratrice de tombes) et la *Grädiva* de Freud.

Ce qui fut insupportable, pour la communauté des historiens-philologues, c'est la mise en évidence, par Bachofen, de cette dimension « autre », inquiétante, de l'Antiquité classique, une dimension aux antipodes des formules de Winckelmann : un Olympe soudain renversé, marécageux, empli de démons, de spectres et d'hallucinations. L'image, pour dire cet envers du décor, avec son opacité et ses ambiguïtés, est plus efficace que tout discours. La parole est trop pauvre. La pratique bachofénienne annonce certaines réflexions d'Aby Warburg, et Pietro Conte rappelle que le grand Panofsky cite l'auteur de la *Gräbersymbolik* à la première page de sa *Tomb sculpture*.

Ce que l'on a appelé la « Renaissance bachofénienne » culmine avec l'émergence du nazisme. C'est dans ce contexte historique que des esprits aussi différents que Thomas Mann, Aby Warburg, Walter Benjamin, Stefan Georg, Ludwig Klages et Alfred Bäumler lisent et relisent l'auteur du *Mutterrecht*, de la *Gräbersymbolik* et de *Tanaquil*. En 1929, Thomas Mann met en garde contre une interprétation réactionnaire et nationaliste, faisant de Bachofen un chantre de l'irrationalisme. Il s'attaque ainsi à Bäumler et à l'ensemble des « Kosmiker ». Bäumler s'en étonne, mais sa « bonne foi » de l'époque est définitivement mise en doute par le fait qu'en 1933 il adhère au parti national-socialiste, pour devenir la même année professeur de pédagogie politique à Berlin, avant de devenir proche collaborateur d'Alfred Rosenberg, d'appeler les Allemands à remplacer les intellectuels par des soldats, en condamnant cette faute que serait l'exaltation de la neutralité et de la tolérance.

Thomas Mann a voulu soustraire Bachofen à ses herméneutes nationalistes et irrationalistes. Il retient de Bachofen le chantre des lumières, qui proclame le règne de Zeus et d'Apollon (contre celui de Dionysos et des Mères), tout en reconnaissant la réalité et l'importance du côté tellurique et lunaire. Avec Aby Warburg, Thomas Mann découvre en Bachofen un chantre de l'équilibre, qui ouvre l'accès d'une antiquité encore plus antique que l'Antiquité elle-même, révélée dans l'atemporalité du langage mythique.

En conclusion, Pietro Conte souligne combien Bachofen a cherché à mettre esthétique et philosophie de l'histoire en contact et en dialogue fécond, à travers l'étude du mythe, ce langage qui remet en question les notions de « fait » et de « vérité ». Si le mythe est imagination d'un monde originel, il est aussi reflet d'un monde ancien mais bien réel, c'est à dire d'un mode de penser, d'un ensemble de conceptions, de rêves et de craintes.